

# Alphonse ALLAIS



## LE BAHUT HENRI II

# LE BAHUT HENRI II

Nous en étions arrivés à ce moment du dîner où se produit ordinairement l'explosion des sentiments généreux.

D'un commun accord, nous flétrîmes l'esclavage. La question avait été mise sur le tapis par un gros garçon que l'on prétendait être un fils naturel de Mgr de Lavigerie. (Le fait est que l'extrême rubiconderie de son teint semblait dériver immédiatement de quelque pourpre cardinalice).

Ce dîner était un dîner joyeux, composé de quelques Portugais, lesquels, ainsi que l'affirme un proverbe arabe, n'engendrent jamais la mélancolie.

Il y avait là le major Saligo, et Timeo Danaos, et Doña Ferentès (la seule dame de la société), et Sinon, et Véro, et Ben Trovato, et quelques autres que j'oublie.

En fait de Français : l'écarlate bâtard, le lieutenant de vaisseau Becque-Danlot, et moi.

J'ai dit plus haut que nous flétrissions l'esclavage d'un commun accord ; cela n'est pas tout à fait exact. Becque-Danlot ne flétrissait rien du tout. Becque-Danlot semblait, pour le moment, étranger à toute indignation.

Ce fut la belle Doña Ferentès qui s'en aperçut la première.

— Eh bien ! capitaine, fit-elle de sa jolie voix andalouse, ça ne vous révolte pas, ces hommes vendus par des hommes, ces hideux marchés d'Afrique ?

— Je vous demande mille pardons, señora, répondit l'homme de mer, je me sens indigné au plus creux de mon être, mais ma conduite passée m'interdit de me joindre à vous pour conspuer publiquement ces détestables pratiques.

Après un silence, il ajouta :

— Moi qui vous parle, j'ai vendu un homme !

Ce souvenir ne semblait pas torturer à l'excès notre ami Becque-Danlot, car il éclata d'un rire auquel le remords n'enlevait rien de sa joyeuse sonorité.

— Vous, capitaine ! Vous, l'honneur de la marine française ! Vous avez vendu un homme ?

— J'ai vendu un homme ! insista Becque-Danlot, toujours gai.

— En Afrique ?

— Non, pas en Afrique, en France.

— En France !

— Parfaitement ! Et même mieux : à Paris !

— A Paris !

— Parfaitement ! Et même mieux : à l'Hôtel des Ventes, rue Drouot.

Du coup, nous jugeâmes que l'intrépide marin se gaussait de nous.

Le fils naturel de Mgr de Lavigerie se fit l'écho de tous :

— Vous vous payez notre poire, capitaine !

Sans s'arrêter à cette apostrophe triviale, Becque-Danlot reprit :

— Oui, señora, oui, messieurs, j'ai bazardé un bonhomme à l'Hôtel des Ventes. Ça n'est même pas une brillante opération que j'ai faite là. J'ai perdu 350 francs... mais j'ai bien rigolé !

Un point d'interrogation se peignit sur chacune de nos faces.

— ConteZ-nous cela, ordonna Ferentès.

Un marin français n'a jamais rien refusé à une grande dame andalouse : le fait est bien connu.

\*  
\* \*

Je passe sous silence le cigare classique qu'alluma le conteur, les spirales traditionnellement bleuâtres qu'il contempla un instant, et j'arrive au récit de Becque-Danlot :

« Il y a de cela trois ans. J'arrivais du Sénégal avec un congé de six mois de convalescence et bien disposé à en profiter largement.

Un petit héritage que je venais d'accomplir me permettait de bien faire les choses. Je louai, rue Brémontier, un rez-de-chaussée que je meublai fort gentiment, ma foi, et me voilà parti pour la vie joyeuse.

Un soir, au Jardin-de-Paris, je fis connaissance d'une jeune femme qui me plut énormément. Pas étonnamment jolie, mais d'une distinction et d'un charme ! Très réservée, avec cela, et ne ressemblant nullement à toutes ces marchandes d'amour qui peuplaient l'endroit.

Elle me raconta une histoire à dormir debout, dans laquelle je coupai, d'ailleurs, comme un rasoir.

Fille d'un général, élevée à Saint-Denis, père remarié, belle-mère acariâtre, scènes continuelles, existence impossible, fuite, malheurs, envies de suicide. Le tout accompagné de larmes furtives qu'elle essayait fréquemment avec un mouchoir sentant très bon.

Ce qui suivit, vous le devinez tous, n'est-ce pas ? J'emmenai la jeune personne chez moi, l'installai, la lotis d'un amour de petite femme de chambre.

Bref, je fus bon avec elle, comme s'il en pleuvait, et discret, et bien élevé. Tout à fait charmant, vous dis-je.

Je la laissais seule presque toute la journée, ne venant la quérir que le soir, vers six heures, pour dîner, aller au théâtre, au concert.

Elle semblait s'être prise pour moi d'une ardente passion et me répétait souvent :

— Quand vous me quitterez, mon ami, je me tuerai !

Diab! Je commençais à devenir sérieusement inquiet de la tournure que prenaient les choses, quand, un matin, l'amour de petite femme de chambre me remit un billet qu'elle me pria de lire plus tard dans la journée.

“ Monsieur, *disait le billet*, n'a pas idée de ce que Madame se fiche de Monsieur ! Monsieur n'a pas plus tôt les talons tournés que Madame reçoit une espèce de gigolo qui marque bigrement mal.

Au cas où Monsieur rentrerait brusquement, ce qui est déjà arrivé une fois, l'affaire est arrangée : le gigolo se glisse dans le bahut Henri II qui sert de coffre à bois pendant l'hiver. Madame donne un tour de clef au bahut, met la clef dans sa poche, et ni vu ni connu ! Comme le couvercle ne joint pas très bien, et que le bahut est très grand, le gigolo n'est pas trop mal pendant que Monsieur est là. Pour être sûr de piéger le gigolo, venir de préférence vers deux heures de l'après-midi.”

MARIE.

D'abord, je me refusai à croire à tant d'infamie, mais tout de même j'étais là vers deux heures.

Une mimique expressive de l'amour de petite femme de chambre m'apprit que j'arrivais bien.

Ellen (vous ai-je dit que la personne s'appelait Ellen?), Ellen me reçut avec le plus enchanteur de ses sourires, et la plus calme de ses physionomies :

— Quelle bonne fortune de vous voir à cette heure !

La clef du bahut n'était pas sur la serrure, une grosse clef en fer forgé de l'époque, assez malaisée à dissimuler.

Quelques privautés manuelles m'apprirent à n'en pas douter que la clef se trouvait dans une des poches de la belle.

Donc, plus de doutes !

Comment l'idée me vint de faire ce que je fis en cette circonstance, je n'en sais encore rien. Une lueur de génie, sans doute !

J'envoyai Ellen m'acheter une cravate chez un chemisier de l'avenue de Villiers, prétendant qu'elle seule saurait la choisir à mon goût.

Pendant son absence, et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, j'arrêtais une voiture ; aidé d'un commissionnaire, je chargeais le bahut Henri II, et en route pour la salle des ventes !

Le meuble, grâce à quelques pièces de cent sous judicieusement distribuées, prit place dans un mobilier qu'on allait mettre en vente.

On fit bien quelques difficultés pour la clef absente, mais l'état du dehors répondait pour la conservation intérieure.

Au bout d'une demi-heure, un Auvergnat en faisait l'acquisition pour la somme de deux cent cinquante francs. (Il m'en avait coûté six cents).

Mon bahut fut chargé avec son contenu sur une énorme voiture de déménagement. On entassa par-dessus les objets les plus hétéroclites, literie, bronzes d'art, bouteilles de vin, cages à oiseaux, voitures d'enfant, lustres en cristal, etc.

Sous cet attirail, le gigolo devait mener un train d'enfer, mais les parois épaisses du bahut étouffaient ses clameurs.

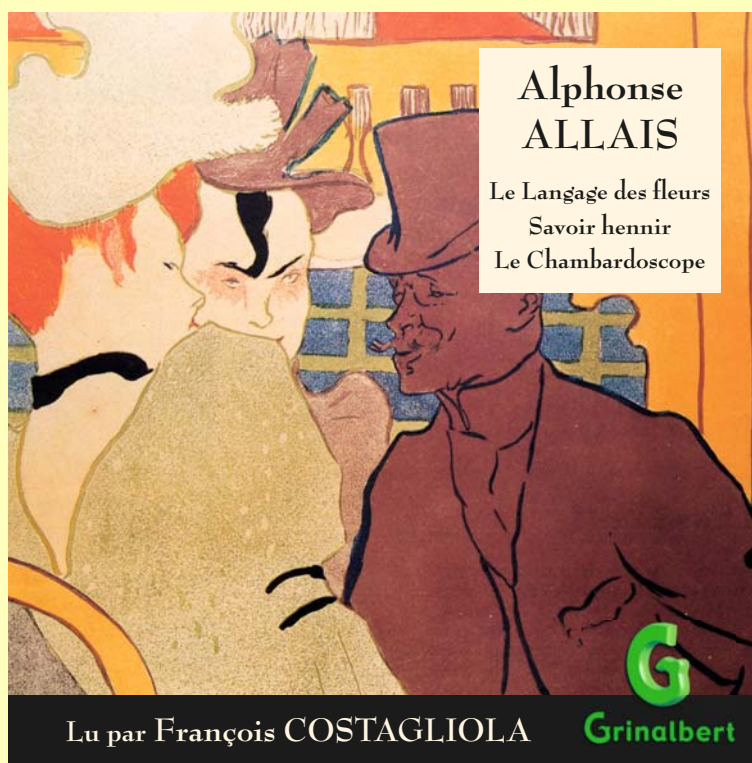
Dans quelle direction fut-il dirigé ? Lui rendit-on promptement sa liberté ? Ou bien, s'il y est encore ? Je ne songeai jamais à m'occuper de ces détails ; mais je vous le répète, señora et messieurs, si j'ai ri dans ma vie, c'est bien ce jour-là.

Quant à Ellen, je ne la revis pas.

L'amour de petite femme de chambre m'apprit qu'elle avait quitté mon appartement après avoir fait un petit paquet de ses objets précieux, et sans faire la moindre allusion au meuble qui manquait.

Depuis ce temps-là, j'ai banni tout bahut Henri II de mes ameublements.»

Retrouvez *Le Bahut Henri II*  
d' **Alphonse ALLAIS**, lu par **François COSTAGLIOLA**  
sur le CD édité par **Grinalbert**



## **Alphonse ALLAIS**

*Le Langage des fleurs,  
Utilité à Paris du Bottin des départements,  
Et Daudet?, Le Bahut Henri II, Mieux qu'une sœur,  
L'Étrange Calcul, Fraude,  
L'Apôtre saint Pierre et sa concierge,  
Savoir hennir, Le Chambardoscope*

Lu par **François COSTAGLIOLA**

1 CD, 67 minutes, référence GCDL010

***Disponible en librairie***

Liste des librairies et bien plus encore sur notre site internet :

**[www.grinalbert.fr](http://www.grinalbert.fr)**

Grinalbert Polymédia  
1 rue Auguste RENOIR  
25000 BESANÇON

Téléphone : 03 81 88 45 15 du lundi au vendredi de 9h30 à 12h